

MON ÎLE

Laurent Lemaître

Certains soirs on s'asseyait sur le banc devant la maison.

On regardait le ciel, et on laissait la nuit venir.

Joachim Aguirre Torres

1.

Vers les vagues j'avance. Torse nu, les bras en croix, le regard porté sur la ligne d'horizon. Le jour se lève et je suis attentif à chaque bruit, à chaque parfum. Je marche lentement sur le sable et je suis seul sur la plage, l'eau m'attire, la chaleur du matin me pousse vers elle. Un vent si léger que je l'invente peut-être, vient caresser mon visage. Je souris. Pas après pas j'approche des vagues, je les entends me dire : « dépêche toi, cours, mais cours. » Je résiste. Je veux cette lenteur, je veux ressentir à l'intérieur chaque seconde qui passe car chaque seconde est importante, elles me remplissent du calme olympien dont j'ai besoin. Je baisse les bras à présent mais pas les yeux, l'attraction vers l'eau se fait plus forte. Je ralentis l'allure, si c'est possible. L'harmonie est là. Je suis entre le ciel et la mer, je fais partie de ce décor, j'en suis un morceau, je m'incruste dans cette nature. Pendant un court instant je quitte mon corps pour voir à quoi je ressemble, vu de là haut. Et je me vois. Marcher vers les vagues.

Dès que l'eau m'entoure, l'harmonie disparaît et laisse sa place à la bataille. J'avance plus vite alors. Je m'enfonce dans la mer à la recherche d'autres sensations. Mon corps est plus tendu, la force des vagues espère me faire tomber mais là encore, je résiste. Quand je plonge enfin, c'est que je l'ai décidé. Je garde les yeux ouverts sous l'eau pour bien montrer que je n'ai pas peur. Je sors la tête de l'eau et j'avale l'air avec un plaisir de prédateur, puis je nage vers l'horizon.

Chaque battement des bras et des jambes est comme un coup que je porte à cette masse de moins en moins hostile. Elle sait que je suis en train de la vaincre, elle accepte. L'eau est féroce puis douce. La bataille s'achève alors je me laisse aller, je fais la planche et je rebrousse chemin. Je nage plus doucement vers la plage. Quand je sors de l'eau, avant de courir sur les quelques mètres de sable me séparant de la maison, je regarde les vagues une dernière fois, et je sais qu'elles sont comme moi, impatientes d'en découdre à nouveau. Dès demain.

Chaque matin, j'attaque l'Atlantique.

2.

Je vis ici depuis six ans. Ici, c'est une des îles vierges américaines, au large de Porto Rico, dans la mer Caraïbe. J'habite une confortable maison blanche au bord de la plage que j'ai achetée à Juan Sanchez, le parrain local, quelques jours seulement après mon arrivée. J'avais quitté la France avec suffisamment d'argent pour vivre pendant des siècles dans n'importe quel endroit du monde. Mais je ne voulais pas aller n'importe où. Je voulais une île car je voulais la mer autour, je voulais du ciel bleu et une terre étrangère. Comme je parle l'anglais et l'espagnol, j'ai cherché dans la Caraïbe et je me suis souvenu de ce que m'avait raconté un ami de Marianne au sujet de la quatrième île.

- Elle s'appelle Saint Paul et c'est la moins connue des îles vierges américaines. Les trois autres, Saint Thomas, Saint John et Saint Croix, sont infestées par les touristes toute l'année. Ce sont des îles pour milliardaires et pas très agréables à fréquenter. Mais la troisième île, Saint Paul, est bien différente. Elle est plus loin que les trois autres dans la mer, presque là où la Caraïbe rejoint l'Atlantique. Il y a peu de touristes et peu d'hôtels pour les accueillir. Les gens vivent encore de la pêche. La langue officielle est l'anglais mais on y parle davantage l'espagnol. Beaucoup d'habitants ont des origines dominicaines ou cubaines. Je vous le dis les amis, c'est là bas que je veux vivre.

Je ne l'ai jamais rencontré ici, mais pour le reste, il avait raison. Cette île a su conserver une authenticité que ses trois sœurs ont perdue depuis longtemps.

Je vis ici depuis six ans et j'y suis bien.

3.

Ma maison est éloignée de la ville, ce qui ne m'empêche pas d'avoir souvent de la visite. Plusieurs fois par semaine le jeune Hector vient me voir pour m'apporter les nouvelles locales. Il m'apprend les choses qu'on ne peut pas toujours lire dans le journal, celles qui

concernent Juan Sanchez par exemple. Il faut savoir que Sanchez est le vrai patron ici. Il y a bien un gouverneur et l'île est sous tutelle américaine mais presque tous les commerces appartiennent à Sanchez. Aussi les entreprises de travaux publics et la pêche. Il a des parts dans chaque banque mais ce qui lui rapporte le plus, c'est la poudre blanche. Sanchez ne produit pas et en vend pas, il permet seulement à ses amis sud-américains et nord-américains de faire des affaires ensemble. Saint Paul sert de terre de rencontre et parfois d'entrepôt mais ça c'est plutôt rare car le vieux Juan aime cette île, aussi paradoxal que cela puisse être. J'ai dîné plusieurs fois avec lui, surtout au début quand il me jaugeait et voulait savoir qui j'étais et ce que je venais faire sur son territoire. Il voulait savoir si je n'étais pas un concurrent. Il a vite été rassuré. Il m'a proposé d'investir dans ses affaires mais j'ai poliment refusé. Mon argent n'est pas dans une de ses banques. Je préfère.

Ce matin, Hector doit venir. Il a appelé un peu plus tôt car il a une histoire incroyable (ce sont ses propres mots) à me raconter. Hector m'aime bien car je suis étranger et ça le fait rêver, même s'il rêve davantage des USA que de la France, comme la plupart des jeunes de l'île.

Après ma baignade matinale dans les eaux tumultueuses de l'océan, je prends toujours un jus d'orange sur la terrasse, face aux vagues. J'aime ces matins calmes.

Hector arrive un peu plus tard, le sourire aux lèvres.

- Comment vas-tu ?

- Ça va, et toi ? Tu ne regrettes pas la France ?

C'est sa blague préférée, il me la sort dès que l'on se voit. Il a encore du mal à croire que l'on puisse venir vivre ici, délibérément.

- Si bien sûr, le froid, la grisaille, les mauvais souvenirs, tout ça me manque terriblement.

Je lui fais toujours la même réponse. Je l'invite à boire un jus d'orange avec moi. Nous nous asseyons l'un en face de l'autre.

- Tu me diras un jour pourquoi tu as quitté la France ?

- Je te l'ai déjà dit. C'est à cause d'une femme.

- A cause d'une femme. Sûrement pas une femme que tu venais rejoindre ici...

- Et pourquoi pas ?

- Parce que je connais toutes les femmes d'ici, me dit-il avant d'éclater de rire.

Je le regarde en souriant.

- Tu as raison, je ne suis venu rejoindre personne ici.

A son tour de me regarder en souriant.

- J'espère que tu ne vas pas te fâcher Lillo mais je sais que tu étais un écrivain quand tu étais en France. Sur internet j'ai vu les livres que tu as écrits. On en a fait des films. Je n'ai rien lu, je ne lis pas le français. Je n'ai pas vu les films non plus. Ici les films, ils viennent plutôt d'Hollywood. Mais je me suis fait traduire un article dans lequel tu

parlais d'une femme dont tu avais écrit la vie, et on en avait fait un film de ce livre, ça se passait pendant la guerre d'Espagne.

- Pourquoi tu voulais savoir tout ça ?
- Je n'aime pas les mystères.
- Tout cela ne te dit pas pourquoi je suis arrivé là.
- Internet a ses limites. Tu es fâché ?
- Non, je n'ai pas honte de ce que j'ai fait. Je suis surpris de t'intriguer à ce point, c'est tout.
- Tout le monde sur l'île se pose des questions à ton sujet.
- Et tu as dit à tout le monde ce que tu viens de me dire ?
- Non, les autres, s'ils veulent savoir, ils n'ont qu'à faire comme moi.

Je doutais que tant de gens fussent si intéressés par moi mais je comprenais Hector. J'étais simplement surpris par sa franchise.

- Et donc, repris-je, l'histoire extraordinaire que tu avais à me raconter est la mienne.
- Pas du tout !

Ce jeune homme est plein de surprises.

- Tu m'expliques ou bien il faut que je te noie dans l'océan ?
- Voilà, voilà. Il faut savoir ménager ses effets.
- Je dois avouer, cher Hector, que ce matin tu n'en a pas manqué.
- Et ce n'est pas fini.
- Je t'écoute.
- Des Français sont arrivés hier. Un couple. Ils ont été arrêtés le soir même. L'homme avait trois cents grammes de cocaïne sur lui. La femme

a été relâchée ce matin. Elle cherche un avocat. Peut-être que tu pourrais l'aider.

- Je n'aime pas les trafiquants.

- Elle dit qu'il est innocent. Tu ne veux pas la rencontrer ?

- Pour quoi faire ?

- Elle est française, comme toi.

- Qu'est-ce qu'il faisait avec cette drogue ?

- Tu lui demanderas. Elle est chez mon père, chambre 12. Viens ce midi, tu la verras sûrement. Je lui ai parlé de toi. Elle était si bouleversée. Je lui ai dit que tu étais français comme elle et que peut-être tu pourrais l'aider. Je ne lui ai pas donné ton nom, si c'est ça qui t'inquiète. Tu vas l'aider ?

- Comment ?

- En parlant à Juan Sanchez. Il t'aime bien le vieux. C'est le seul qui peut les sortir de là. Si tu l'avais vu comme moi ce matin. Je la crois quand elle dit qu'elle est innocente et son mari aussi. Qu'est-ce qu'ils viendraient faire ici avec de la drogue ? Ces gens ne sont pas des idiots. Elle, en tout cas n'est pas une imbécile. Et puis... elle est belle. Ne serait-ce que pour ça. Tu ne perdras pas ton temps à la rencontrer.

Je regarde Hector et je l'écoute me dire toutes ces choses. Je me laisse convaincre. Je lui promets de passer le jour même à l'hôtel de son père.

- C'est ça ton histoire extraordinaire ?

- Tu n'es pas content ? Tu vas rencontrer des Français.

- Selon toi je devrais être content parce que je rencontre des Français ? Mais j'en ai déjà rencontré plein des Français. Toute ma vie, alors...

Nous rions ensemble en finissant nos verres. Je le raccompagne. La route qui va de la maison à la ville longe l'océan. Hector a une moto. En fait c'est la mienne et je la lui prête. Il m'aime bien pour ça aussi.

- Toujours pas de casque ? dis-je.

- Parce que toi tu en portes quand tu prends la moto ?

- Je ne suis pas un exemple à suivre.

- Il fait trop beau sur cette île pour porter un casque. Et puis si je m'abîme, quelle importance ?

- Essaie surtout de ne pas abîmer la moto.

Il éclate de rire à nouveau, enfourche la bécane, la démarre et file en me faisant un signe universel d'amitié : le poing serré, le majeur levé.

A mon tour d'éclater de rire.

4.

Je rentre en me demandant si c'est une si bonne idée que cela d'aller rencontrer cette femme. Aussi belle soit-elle. Pour l'aider vraiment il me faudra aller voir Sanchez et le vieux ne rend jamais service gratuitement. S'il s'agit de donner des cours de français à sa femme, il n'y aura aucun problème. Mais s'il veut m'impliquer dans une de ses « affaires », je refuserai. Le vieux est le genre de personne avec laquelle il ne faut jamais traiter car il a tendance à considérer très vite que vous lui appartenez. Néanmoins je suis curieux et rencontrer une

belle française ne m'engage à rien. Je décide d'y aller. Je prends la voiture, le seul véhicule qu'il me reste. C'est une Jeep noire de type Wrangler très agréable à conduire au bord de l'océan. J'ai retiré le toit, je le laisse rarement, et je prends le vent en plein visage. J'adore ça. Je roule vite, à quoi bon avoir une voiture aussi puissante sinon... J'ai mis les Brecker Brothers dans le lecteur cd, il fait beau, je vis sur une île paradisiaque, je suis encore jeune, en pleine forme et même pas amoureux, donc tout va bien. Pourvu que ça dure.

L'hôtel de José, le père d'Hector, est en plein centre ville. Avant de m'y rendre, je vais chez Caroline, ma vieille copine. Elle tient le bar le plus branché de Saint Paul. Elle est de New York et comme moi, elle s'est réfugiée ici. On a eu une histoire tous les deux, quand elle est arrivée il y a trois ans mais ça n'a pas duré car nous sommes bien trop différents. Très amis nous sommes restés. Ça arrive parfois.

Vers midi Caroline se réveille. Son bar ferme le plus souvent au petit matin, quand moi je me lève. Et aujourd'hui c'est moi qui la réveille, en montant à l'appartement qu'elle occupe au dessus du bar. Je frappe à la porte. Fort. Je l'entends crier : « Stop, stop, I'm coming ». Je souris déjà. Je plaque ma main contre l'œilleton pour l'empêcher de voir qui vient la déranger à une heure pareille. Elle ouvre et m'aperçoit. Elle est superbe, sa chemise de nuit ne cache pas grand chose de son corps de rêve. Elle montre Caroline, elle montre.

- Señor Lemán, dit-elle en prenant l'accent du coin, un señor comme vous dans l'humble demeure d'une pauvre jeune fille noire comme moi, quel honneur.

- Jeune fille, jeune fille...

- Tu entres ou tu préfères que je me balade à poil devant tout le quartier ?

- Je sais que tu adores ça, lui dis-je en entrant chez elle.

Dans son appartement, c'est le foutoir total. Des vêtements traînent un peu partout. On dirait qu'un ouragan est passé par là.

- Tu as eu une nuit agitée ?

- Je n'ai pas baisé depuis le siècle dernier

Elle est comme ça, ma copine Caroline.

- Ce n'est pas le moment de me demander quoi que ce soit, me dit-elle. D'abord il est trop tôt, je n'ai pas bu la moindre goutte de café et puis tout m'énerve en ce moment.

- Je passais seulement pour te voir. Te dire bonjour. Savoir comment tu allais. Le genre de choses que l'on fait entre amis. De toute façon, je ne peux pas rester longtemps, je dois rencontrer quelqu'un chez José.

- La Française ?

- Tu es déjà au courant ?

- Ils l'ont relâché quand j'ai fermé ce matin. Son mec est toujours enfermé. Il va passer sa vie ici. Mais pas comme toi et moi sous le soleil

à siffler des piñas coladas. Lui c'est derrière les barreaux qu'il va la passer sa vie.

- Tu sais ce qu'il a fait exactement ?

- Il cherchait à fourguer de la cocaïne.

- Si c'est ça, c'est le roi des cons.

- Tu sais, c'est un Français, alors faut s'attendre à tout...

Caroline a un cœur énorme, elle fait semblant d'être démesurément cynique. La plupart des gens de l'île sont pauvres et n'ont pas d'assurance maladie. Ici tout est privé et être malade coûte très cher alors Caroline a organisé une mutuelle de santé : chaque habitant qui le désire cotise régulièrement en fonction de ses moyens et s'il est souffrant, la caisse paie ses frais médicaux. Au début, ce ne fut pas simple à mettre en place, le montant des dépenses dépassait souvent celui des cotisations et Caroline a dû plus d'une fois mettre la main à la poche. Dois-je dire que j'ai aidé un peu aussi ? J'aurais fait n'importe quoi pour l'emmener dans mon lit. Aujourd'hui le système fonctionne si bien que le vieux Sanchez veut y mettre son nez. Jusqu'à présent Caroline a su le tenir à l'écart de ses affaires, le bar y compris, mais jusqu'à quand résistera t-elle ?

J'écoute la musique qu'elle a mis, je lui demande qui chante.

- Tu ne reconnais pas Cassandra ?

- Cassandra ?

- Cassandra Wilson, vraiment Lillo Leman, de quelle planète viens tu ?

Je laisse ma copine Caroline tranquille. Je la connais assez pour savoir qu'il lui faut du temps pour sortir entièrement de son sommeil. Je reprends ma route, direction l'hôtel Castillo, du nom de son propriétaire José Castillo, le père d'Hector. C'est un petit hôtel très prisé car le confort y est total et personnel. Cet endroit est davantage une maison d'hôte qu'un hôtel. Je viens y déjeuner de temps en temps. José y fait tout, surtout la cuisine, il peut tout préparer en ce domaine, même des plats typiquement français. La première fois que j'ai goûté de son pot-au-feu, j'ai cru mourir de délice. Le plus difficile pour lui est de réussir à trouver les produits. Il a une filière secrète.

J'entre dans l'hôtel à midi pile. Quelques personnes sont déjà là pour le déjeuner. José est en cuisine et Lucinda qui fait le service, m'accueille les bras ouverts en me faisant la bise.

- Je viens voir la Française, lui dis-je.

- Elle vient de revenir de chez l'avocat.

- Lequel ?

- Viléas. C'est Hector qui le lui a conseillé. Elle est chambre 12. Tu veux monter ?

- Oui. Normalement elle sait que je dois passer.

- Je crois qu'Hector le lui a dit.

- Alors j'y vais. Ah, au fait..

- Oui ?

- Comment elle s'appelle ?

- C'est un nom français, Marianne quelque chose...

Je reçois un premier coup dans le cœur.

- Attends, me dit Lucinda, c'est noté quelque part par là...
- Hansen ? je demande, déjà fébrile.
- Comment tu dis ?
- Marianne Hansen ?
- Oui c'est ça, un nom français.
- Suédois, c'est un nom d'origine suédoise, dis-je tout bas.

Je prends mille coups dans le cœur en une seule seconde. Lucinda me regarde étonnée. Mon visage a dû prendre un air inquiétant car elle me demande ce qu'il m'arrive.

- Rien, je dois partir.
- Mais... et la Française ?

Je ne lui réponds pas car je n'en ai plus du tout la force. Je dois foutre le camp, rentrer chez moi. Les flammes de l'Enfer brûlent à l'intérieur de moi. Je grimpe dans la voiture et j'entends quelqu'un crier mon nom. Je me retourne et je la vois. Marianne. Elle court vers moi. Je démarre vite fait et je m'enfuis. Je fuis. Si je pouvais m'envoler jusque sur la Lune, je le ferais mais le seul refuge que j'ai est ma maison au bord de l'océan.

C'est là que je vais. Le plus vite possible.

5.

Il paraît qu'on a tous son *adorado tormento*. La mienne s'appelle Marianne Hansen. J'ai quitté la France, l'Europe et le reste du monde car elle était partie, laissant ma vie être un champ de bataille au milieu duquel je gisais, anéanti. Marianne et moi on s'est aimé comme Tristan et Iseult, comme Roméo et Juliette. On n'a pas fini comme eux mais ce ne fut pas loin d'arriver.

On s'est rencontré à quinze ans au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Nous étions tous les deux dans la même classe de saxophone. On est très vite devenus amis. Elle était plutôt du genre à traîner avec des garçons. Elle avait grandi auprès de quatre grands frères et en dehors de la famille, elle fréquentait peu de filles. Dans la classe de saxophone, elle était la seule présence féminine. Au fil du temps les autres garçons se sont mis à lui tourner autour, mais pas moi et c'est ainsi qu'amis nous sommes devenus. Lorsque nous avons intégrés les différents orchestres, nous nous sommes toujours assis l'un à côté de l'autre. Elle était meilleure que moi, et pas seulement en musique. A l'époque, entre ma dix-septième et ma vingtième année, je suis sorti avec beaucoup de filles, mais j'étais très instable, et volage et jeune et fougueux et curieux. Marianne me soutenait quand je n'allais pas fort. Petit à petit je me suis rendu compte que j'étais plus proche d'elle que de n'importe qui d'autre. Elle savait tout de moi. Je ne savais pas tout d'elle. Je pouvais me reposer sur elle. Un soir d'été, l'année de

nos vingt ans, je suis allé sous sa fenêtre et j'ai joué les standards de jazz qu'elle préférait, du Billy Strayhorn, du Cole Porter, du Count Basie. Pour lui dire que je l'aimais. Tout le voisinage était sorti voir ça mais ce soir là je n'ai joué que pour elle. On a passé le reste de la nuit chez elle, à parler. Les frères faisaient semblant de ne pas surveiller. Je l'aimais. Je le lui ai dit. Assis par terre, l'un en face de l'autre, je lui ai pris les mains et je le lui ai dit.

Pour toute réponse, elle m'a embrassé.

Marianne m'a donné l'envie d'écrire. J'avais déjà écrit des brouilles, des petites histoires. Elle m'a encouragé et m'a forcé à être plus exigeant avec mon travail. J'ai été édité assez vite et j'ai commencé à gagner de l'argent. On a décidé de se marier et puis un jour elle est partie. Comme ça, comme dans les films, sans explications. Ce fut la fin du monde. Je l'ai cherché partout. J'ai supplié ses frères de me dire ce qu'ils savaient mais ils ne m'ont rien dit. Je n'ai plus dormi pendant des mois. Je n'ai plus mangé. Je suis devenu un fantôme. Je ne l'ai pas retrouvé. Je n'en suis pas mort, presque pas.

Après tout ça, j'ai quitté ma vie et je suis venu ici. A Saint Paul. Mon île.

6.

Je suis encore face aux vagues. Je ne sais pas quoi faire. Me noyer peut-être. Il n'y a plus aucune harmonie à l'intérieur de moi. Je suis là, sur le sable depuis une heure au moins, debout, face à l'océan.

- Tu as une belle maison Lillo.

Sa voix est la même. J'ai peur de me retourner. Mon sang ne circule plus. Mon cœur ne bat plus. Je n'ai plus aucune force. Je me retourne quand même. Les yeux dans les yeux, j'ai peur encore. Mais peur de quoi ?

- Salut Marianne.

Je ne sais pas quoi dire d'autre. Elle non plus apparemment. On s'observe. On se sourit un peu. Je n'y tiens plus et je la prends dans mes bras. Elle m'entoure des siens.

- Viens, lui dis-je, je vais te montrer ma belle maison.

Nous traversons la plage en silence mais dans ma tête, c'est l'hystérie. Je fais semblant d'être calme. Peut-être qu'elle aussi. L'une après l'autre nous visitons les pièces. Je lui explique comment j'ai acheté cette maison et comment j'ai choisi cette île. Elle me dit qu'elle ignorait que je vivais ici. Je l'emmène finalement sur la terrasse après lui avoir préparé du thé.

- Je suppose maintenant que tu veux une explication, me dit-elle.

- Sur ta situation actuelle ou ta disparition il y a six ans ?

- Je n'ai jamais cessé de penser à toi. Jamais. J'ai bien essayé mais je n'ai pas réussi.

- Le temps a passé. Six ans, ce n'est pas rien.

- Tu es marié ? Tu vis avec quelqu'un ?

- Non, je lui réponds. Rien de tout ça. Mais toi, je crois savoir que tu vis avec quelqu'un et qu'il a de gros ennuis.

- Il s'appelle Stéphane. C'est quelqu'un de bien. Je ne sais pas pourquoi on nous fait ça. Il n'a jamais eu le moindre gramme de drogue sur lui. Tu peux nous aider ? J'ai vu un avocat ce matin et il ne comprend pas non plus. Je pense qu'il ne me croit pas. La police n'a pas pu trouver autant de cocaïne sur lui, c'est impossible. On l'a piégé. Mais je ne comprends pas pourquoi.

- Ton ami Stéphane est déjà venu ici ?

- Non, ni lui ni moi.

- Il n'a jamais eu d'ennuis avec des gens d'ici ?

- Il ne connaît personne sur cette île. Il ne savait même pas qu'elle existait. C'est moi qui ai eu l'idée de venir visiter. J'aurais mieux fait de me casser une jambe. On est en vacances ici. Je ne comprends pas.

- J'irai voir Juan Sanchez, dès ce soir si c'est possible.

- Qui c'est ?

- Un type important ici. Je le connais un peu.

- Stéphane et moi venons de nous marier. J'attends un bébé.

Et elle me dit ça comme ça. Le choc doit se lire sur mon visage car, et bien que j'essaie de le cacher, elle me dit :

- Pardon, je ne voulais pas te blesser, je pensais qu'après six ans... Mais ce qui arrive aujourd'hui est catastrophique. Il ne peut pas être emprisonné comme ça...

Elle pleure. Elle ne s'arrête de parler que pour pleurer.

- Je vais faire ce que je peux pour le sortir de là, lui dis-je.

Six années ne suffisent pas. Elle est là, assise en face de moi et j'éprouve encore de la jalousie. C'est ainsi avec *l'adorado tormento*. Elle reste dans ton cœur jusqu'à la fin des temps. J'aimerais toujours Marianne, même si un jour je rencontre une autre femme. J'ai quand même une question à lui poser. La question qui se déchaîne en moi depuis si longtemps.

- Marianne.

Elle relève la tête et essuie ses larmes. Elle m'écoute.

- J'ai besoin de savoir, lui dis-je.

Elle acquiesce. Elle sait ce que je veux lui demander.

- Pourquoi tu as disparue comme ça, sans une trace, sans un signe ? Je ne veux pas savoir où tu es allée, ce que tu as fait, mais savoir pourquoi.

- J'y ai beaucoup réfléchi depuis. La meilleure explication que je puisse te donner est que je ne voulais plus vivre comme je vivais. Je t'aimais Lillo, tu sais comme je t'aimais, mais quelque chose s'est cassé. Toi tu avais tes livres, ton travail auquel t'accrocher mais pas moi.

Je l'entends et les images défilent dans ma tête.

- Ce fut la décision la plus difficile de toute ma vie, ajouta-t-elle.

Je hoche la tête.

- Et toi ? Tu écris encore ?

- Non. Pas une ligne depuis six ans.

Elle hoche la tête à son tour. Certaines choses vont aussi sans dire. Nous n'allons plus parler, je le sais. Je l'accompagne jusqu'au bord de la route où l'attend la vieille Cadillac de José. Il a dû la lui prêter. Notre au revoir est bref. Je lui répète que je vais essayer de faire quelque chose pour les aider. Je sens bien que c'est ce qui l'intéresse le plus. Je comprends en quelques secondes que sa vie à elle est définitivement sans moi. Cette idée m'attriste et me soulage en même temps.

Si les démons s'éloignent, peut-être vais-je pouvoir passer à autre chose.

7.

Le vieux Juan m'a invité à dîner. Il m'a parut très content d'apprendre que j'avais quelque chose à lui demander. Je redoute déjà le pire.

Sanchez possède une maison immense et magnifique sur la colline qui surplombe la ville. Il n'y vit pas seul, il alimente une petite armée qui n'a rien d'accueillant. Je n'arrive pas les mains vides, j'apporte une bouteille de Château Yquem, une des dernières bouteilles qu'il me reste.

- Je savais bien que tu avais des trésors cachés, tu n'es pas français pour rien.
- Je tiens à te remercier de me recevoir et de bien vouloir m'écouter.
- C'est normal, j'aime beaucoup ta compagnie. On va d'abord manger et après tu m'expliqueras tout, d'accord ?

Le repas est pantagruélique. C'est une suite de poissons et de viandes, de tourtes et de terrines, le grand jeu. Je me force car je n'ai pas l'habitude de manger autant mais je tiens à faire bonne figure devant mon hôte. Nous ne sommes que trois à table : Sanchez, son épouse et moi. Comme d'habitude, Madame Sanchez veut que je lui parle de la France, de Paris. Je m'exécute et j'enjolive.

Après le dîner, alors que Madame Sanchez est sortie, le vieux Juan m'entraîne dans la bibliothèque pour que nous discutons de choses sérieuses. Il n'y a pas, ou presque pas, de livres dans cette pièce que Sanchez persiste néanmoins à appeler bibliothèque. Les étagères sont pleines de vidéos et de dvd. Le vieux est un mordu de cinéma.

- Je vais t'ôter d'un poids, me dit-il, je sais pourquoi tu es là.
- Ah oui ?
- Le Français qui faisait du trafic. Tu voudrais qu'il soit libéré, c'est ça ?
- Je sais que ce n'est pas si facile mais...
- C'est très facile. J'ai un coup de téléphone à donner et il est libre.
- C'est toi qui l'a mis où il est ?

- Non, fit-il jouant l'étonné. Comment peux-tu penser une chose pareille ?

- Je ne sais pas, dis-je.

- Tu sais, la police n'arrête pas que des innocents...

- Elle arrête si peu de coupables...

Il se mit à rire. J'en profitais pour lui poser la question.

- Tu vas le faire sortir ?

- Si tu veux.

Je le regardais.

- Il y a toujours moyen de montrer que la procédure d'arrestation a enfreint la loi à un moment ou à un autre, reprit-il. Mais tes amis devront quitter l'île aussitôt, et puis... Un jour, Lillo, j'aurais peut-être besoin que tu me rendes un service. Peut-être ce jour n'arrivera t-il pas mais s'il arrive, tu devras être présent. N'oublie jamais ça.

- Je n'oublierai pas, lui dis-je.

- Tu as pensé au fait qu'il est peut-être coupable ?

- Oui.

- Et ça ne te fait rien, toi qui veut toujours te tenir loin de ce qui ne semble pas légal ?

- Je fais ça pour elle, dis-je.

- Tu les connais bien ?

- Pas lui, mais elle, c'est quelqu'un de très proche.

- Tu dois vraiment l'aimer beaucoup pour t'engager avec moi, je me trompe ?

- Non, Juan, tu as raison, je l'aime beaucoup.

8.

J'ai prévenu Marianne que son mari allait être libéré le soir même et qu'il serait judicieux pour eux de quitter l'île. Deux vols partent chaque jour pour Porto Rico. Ils prendront le premier, tôt le matin. Je les rejoindrai à l'aéroport.

Je vis une nuit sans dormir. Je pense à elle, aussi à lui. À ce qu'ils font pendant que moi je ne cherche plus le sommeil. Mais je sens au fur et à mesure que les heures passent, que la douleur et le manque qui me tenaillent l'esprit et le corps depuis si longtemps vont disparaître dès qu'ils prendront l'avion.

Le matin je suis à l'aéroport juste avant l'embarquement. J'ai fait exprès d'arriver tard, je veux leur dire au revoir mais sans que cela se prolonge. Hector les a emmenés et c'est lui qui me repère en premier. Je le suis, j'ai retrouvé le calme. Marianne me prend dans ses bras et avant de m'embrasser, elle me chuchote un merci qui me fait plaisir. Elle me présente Stéphane. C'est un grand type pâle qui a dû prendre dix ans en quarante-huit heures. Il me serre la main et me remercie à son tour. Je hoche la tête, l'air de dire : « ce n'est rien du tout mon vieux. »

Ils vont pour embarquer et avant de disparaître à jamais, Marianne m'offre un dernier regard. Nous ne nous sourions pas, il y a du regret dans ces yeux là.

- Et maintenant, me demande Hector, qu'est-ce que tu vas faire ?
- Je vais rentrer chez moi. Et peut-être, vais-je me remettre à écrire.
- Ah. Tu vas écrire sur cette île ?
- Peut-être. Mais avant j'ai une chose très importante à faire.
- Laquelle ?
- Attaquer l'Atlantique.

Hector me regarde, étonné. Je lui fais mon plus beau sourire et je m'en vais.

Les vagues m'attendent.